

L'ANNEXIONNISTE

Journal du travailant comme de l'érudit,
Tout de noir imprimé, moitié de "vers" écrit.

POLITIQUE ET HUMORISTIQUE

.....Bah ! Le poète ! Il est dans les nuages !
— Soit. Le tonnerre aussi.

VICTOR HUGO

VOL. I—NO 11

MONTREAL, 19 DECEMBRE 1891

UN CENTIN

MÉLANGES

Enfin la crise
Se fait sentir ;
Le bleu se grise.
Ça va finir.

La vidange.
Cette fois,
Tont s'arrange. . .
Pour trois mois.

Comme l'ANNEXIONNISTE
Voulut l'en conseiller,
Martineau se désiste
Du nom de conseiller.
Honneur à son courage.
Rare, sous le soleil !
Merci de son ouvrage,
En six ans de conseil.

Qu'on ne s'en étonne,
Les trois magistrats
Ne s'accordent pas.
Comme ç'a s'adonne !
Un rouge et deux bleus ;
Comme en politique.
Juges bleus, en clique,
S'accordent tous deux.

Vous dont le nom est sur la liste
Des lecteurs de l'ANNEXIONNISTE,
Veuillez accomplir un devoir ;
Daignez nous faire percevoir
D'abonnement le prix minime :
Bagatelle, montant infime.
Quand nous les aurons touchés tous,
Ce sera grand bien pour nous.

Il ne faut point qu'on s'écarte,
En ces temps de grand plaisir ;
Faut pas oublier la carte
Pour visites à venir.
A lous-y pas cher, mais beau.
Hâtons-nous, car le temps presse,
Puis allons à bonne adresse,

Chez Pigeon et Bureau,
1788 rue Ste-Catherine.

A certain amateur d'horloges,
Boileau, ce grand et fin rimeur,
Adressait un jour ces éloges,
Qui diminûrent mon labeur.
" Sans cesse autour de six pendules.
" De deux montres, de trois cadrans,
" Lubin, depuis trente quatre ans,
" Occupe ses soins ridicules.
" Mais, à ce métier, s'il vous plaît,
" A-t-il acquis quelque science ?
" Sans doute; et c'est l'homme de France
" Qui sait le mieux l'heure qu'il est."

Encor je cite
De l'ami Boileau,
Pour aller vite,
Ce joli morceau :
" Tout me fait peine
" Et, de puis un jour,
" Je crois, Climène,
" Que j'ai de l'amour.
" Cette nouvelle
" Vous met en courroux.
" Tout beau, cruelle,
" Ce n'est pas pour vous."

Pour liqueur choisie,
Cigare excellent,
Bien pure eau-de-vie,
Tout amusement ;
Bref, pour s'amuser
En restant honnête,
Sans se mettre en fête,
Allons chez Peltier.
Pour payer la traite
Et toutes douceurs
Pendant la retraite,
N'allons pas ailleurs.

C. Peltier, coin Ste-Catherine et Beaudry.

Bonne et rouge *Patrie*,
Journal de grand renom,
Qui très rarement prie,
Aime peu le sermon,
Mais qui toujours butine,
A pensé pouvoir scier
La *Presse*, sa voi-ine,
Qui n'aime pas Mercier.
Lundi soir, elle osa
Critiquer de la *Presse*
" Mater Dolorosa,"
Disant qu'un très bon père,
Etant allé prêcher,
Ce titre de prière
Avait dû condamner ;
Mais la *Patrie*, aimable,
Apprenant son erreur,
Fait amende honorable,
Par-devant son lecteur.
C'est un vrai fatalisme ;
Je ne trouve plus rien,
Dans le grand journalisme,
Qui rime vite et bien.

De quoi nous parle-t-on ?
De projets d'annexion
Sans bonne solution ;
—Peu de coalition,
Dont j'ai la conviction—
Mainte contestation,
Aussi fornication,
Avec sa punition.
Et la constitution ?
C'est une dérision ;
Mais la prédication,
Pour tous, ces jours commence,
Pour notre conversion.
Faisons bien pénitence !
—Pas trop de libation—
Allons ! Gens d'élection,
Hommes de profession,
Faiseurs de transaction,
Lisez la conscience
Et demandez pardon.

MANIFESTE CHICOTPENDOR.

Je puis un jour faire fortune ;
Voyons ce qui m'arrivera ;
Je suivrai la route commune
Et la tête me tournera.
Contre moi, dans ce manifeste,
Essayons de me prémunir ;
Ma raison aujourd'hui proteste
Contre ma folie à venir.

Si dans mes follés incartades,
Voulant vous éblouir les yeux,
Je fais par de là les croisades
Remonter mes nobles aïeux,
Sur ce point, vous devez m'en croire ;
Je cite les temps et les faits.
Rapportez-vous en à l'histoire...
A l'histoire que je vous fais.

Si, dans mes plaintes éternelles,
Regrettant mes anciens châteaux,
Je soutiens que les lois nouvelles
Me font perdre mes capitaux,
De la vanité la plus pure
Tenez-moi bien pour convaincu.
Les malheurs des temps, je vous jure,
Ne m'ont pas fait perdre un écu.

Si, par une audace bien folle,
Auteur d'un morceau peu choisi,
Je prétends siéger à l'école,
Entre Fréchette et Cremazi,
Je consens que l'on me bafoue
Et qu'on montre au doigt le dindon
Qui se gonfle en faisant la roue,
Auprès, des oiseaux de Jimon.

Si de cent maîtresses fidèles
J'affiche partout les faveurs,
On voudra connaître les belles
Dont l'amour m'a soumis les cœurs.
Que ces recherches importunes
Ne hâtent pas votre réveil.
Plusieurs de mes bonnes fortunes
Sont le secret de mon sommeil.

Si, du carrosse où je m'élançe,
A l'exemple de bien des gens,
Je jette un regard d'insolence
Sur de vieux amis indigents,
En voyant ma sottise figure,
Dites, en riant de pitié :
" Ce n'est qu'un faquin en voiture ;
" Il valait beaucoup mieux à pied."

Mais, si par l'aveugle déesse
Je ne suis jamais visité ;
Si, par humeur, elle me laisse
Dans mon heureuse obscurité,
A me passer de ses largesses
Sans le moindre effort je consens,
Puisqu'il faut payer les richesses
De la perte de son bon sens.

CHICOT.